

Cinéma

la revue mondiale du cinéma

25 FÉVRIER
1947

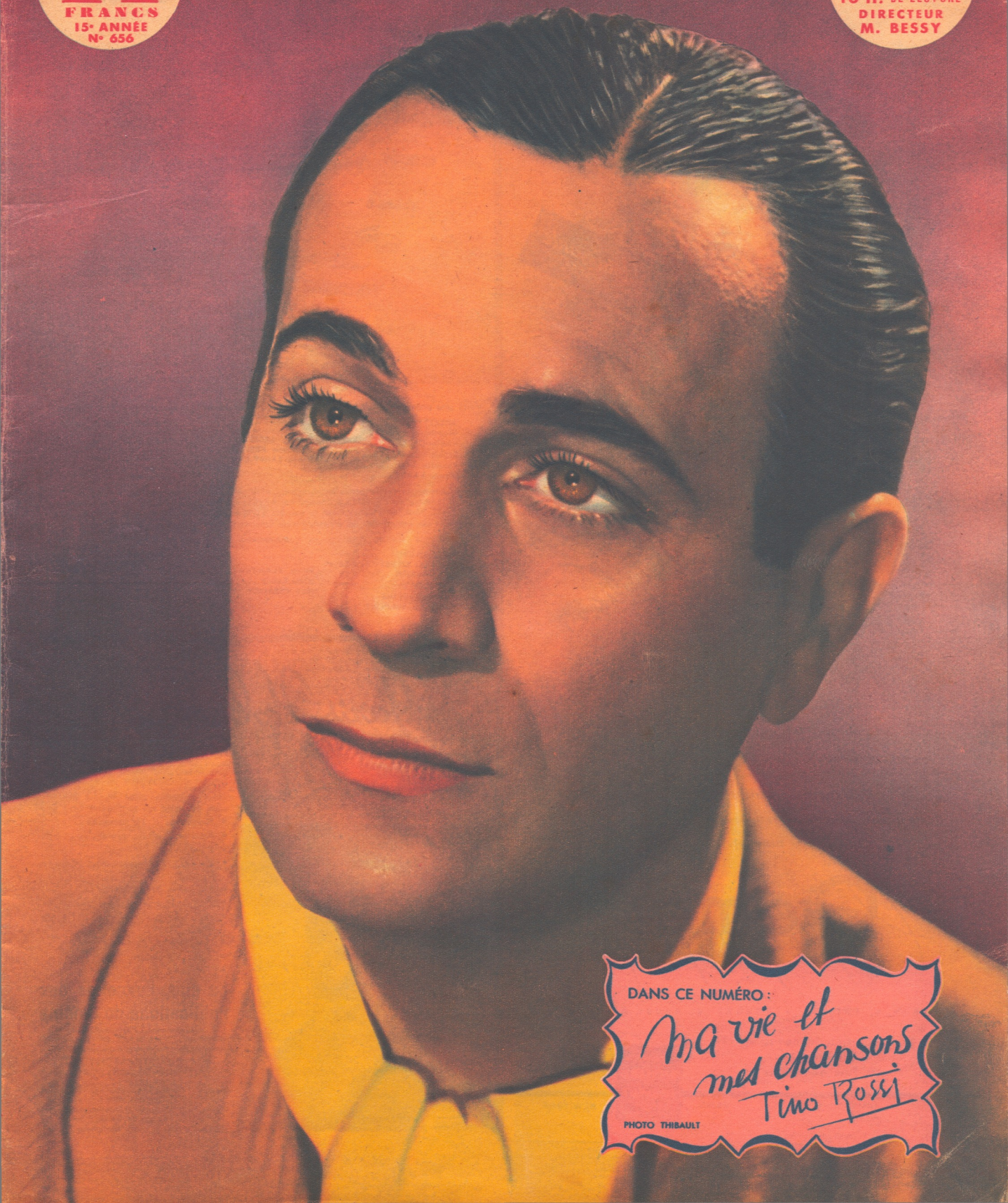
14

FRANCS
15^e ANNÉE
N° 656

100
PHOTOS
CHAQUE MARDI

20 PAGES

10 H. DE LECTURE
DIRECTEUR
M. BESSY



DANS CE NUMÉRO :

*Ma vie et
mes chansons*
Tino Rossi

PHOTO THIBAUT

MON ENFANCE

AU 43 de la rue du Cardinal - Fesch, dans la ville basse, à Ajaccio, non loin de la chapelle des Napoléon, qui est un but de pèlerinage pour les touristes et un sujet de fierté pour tous les Corses, mon père Laurent Rossi avait sa boutique. Il exerçait la profession de tailleur et sa maison était modeste d'apparence. C'était une demeure aux murs nus, semblables aux autres qui l'environnaient. Elle n'était qu'à un étage et avait un toit de tuiles rouges et un aspect sévère et mélancolique que venait, chaque jour, égayer les rayons du soleil. Il n'y avait qu'une simple fenêtre, garnie de rideaux de couleur et une porte, sans ornement, surmontée d'un panneau indiquant la profession de mon père. Les voyageurs qui, chaque jour, descendaient du navire assuraient la liaison avec le continent et ceux venus des villes voisines, se réunissaient en groupes nombreux dans la rue, en cet endroit, pour écouter les guides leur réciter, comme une leçon apprise, le texte que leur avait remis le Syndicat d'Initiative de la ville.

C'est là que, troisième enfant de la famille Rossi, je devais voir le jour le 27 avril 1907. Ma venue au monde fut célébrée par des fêtes joyeuses. Mon père qui, durant les dernières heures ayant précédé ma naissance, avait fait montre d'une nervosité extrême — il ne cessa, me dit-on, d'aller et venir dans l'étroit vestibule et de monter et descendre l'escalier abrupt, aux marches de bois, conduisant à la chambre de ma mère —, mon père, donc, fut si content de me tenir dans ses bras, qu'il accorda un jour de congé à ses ouvrières.

Mon enfance fut celle de tous les garçons du quartier. Comme mes petits camarades, je grandissais, tout en ayant pour celui qui est le plus cher à tous les Corses, pour Napoléon Buonaparte, une admiration sans borne. Chaque jour, j'aimais entendre les guides répéter ce qu'ils avaient dit la veille. Je connaissais leur texte mieux qu'eux, tant je l'avais entendu.

Je suis un vrai Corse. Mon père et ma mère étaient d'Ajaccio comme l'étaient mes grands-parents et mes arrière-grands-parents. J'ai passé toute ma jeunesse et mon adolescence dans ma ville natale. C'est vous dire combien je suis attaché à ma Corse chérie, à mon île d'Amour !

Je suis le troisième garçon d'une famille qui, par la suite, devait compter encore six enfants. Aujourd'hui huit encore sont en vie : quatre garçons et autant de filles. Mon père travailla dur et ma chère maman eut bien des soucis pour nous élever. Toute cette marmaille turbulente n'était pas toujours docile. Mais ma mère était douce et patiente et sut prodiguer à chacun une égale tendresse.

Je dois dire que je ne lui donnais pas toujours des raisons d'être satisfaite de moi. Je ne fus pas un élève obéissant et studieux. L'école, à mon avis, était trop proche de l'échoppe paternelle. Je préférais aller vagabonder dans les rues tortueuses, sur les quais du port, parmi les pêcheurs réparant leurs filets, ou dans les sentiers de la campagne environnante, sous les pins majestueux, au milieu des rochers rouges et sauvages. Sans pratiquer régulièrement l'école buissonnière, je reconnais, aujourd'hui, qu'il m'arriva souvent de négliger un cours d'arithmétique ou de géographie pour m'en aller flâner sur la cours Napoléon, la place Abattucci ou la place Diamant.

Mes camarades étaient plutôt — comme tout bon Corse qui se respecte — d'un tempérament belliqueux. Il y avait souvent des bagarres entre les gornaments du quartier des Trois-Maries avec ceux du quartier de la Cathédrale. En ce qui me concerne, ces bagarres enfantines qui se terminaient, inmanquablement, par des genoux ensanglantés et des vêtements déchirés, ne me disaient rien. Je n'ai pas hérité de la fougue bataillonne de mes ancêtres. Les Corses sont fiers de leur pays. Ils aiment la

nostalgie qui se dégage de leurs paysages, ils aiment entendre les vagues venir se briser contre les rochers, ils aiment le silence qui s'étend sur la campagne. Tandis que je grandissais, je me sentais davantage attiré par le goût des belles choses, par le silence rêveur et la solitude contemplative.

Délaissant mes compagnons de jeu, j'aimais partir seul aux alentours de la ville, soit aux abords de la grotte Napoléon, soit non loin de la fontaine du Salario. A chacune de mes nouvelles promenades, je sentais devenir plus grand mon attachement à ma terre natale. Calanche de Piana, défilé de l'Inzecca, Dolomites de Bavello, tout cela éveillaient en moi le goût d'une musique instinctive qui m'incitait à chanter.

Quand j'étais seul — et cela m'arrivait souvent — je fredonnais des airs que j'avais entendus et d'autres qu'il m'arrivait de composer, d'imaginer, sans aucune prétention musicale.

Parfois, le soir, avec mes frères et sœurs, avec les enfants des voisins, je me faisais entendre à nouveau et chacun reconnaissait que je m'en tirais fort bien. Ces encouragements m'incitèrent à persévérer. Je chantais sur les quais avec les marins venus d'Italie qui m'apportaient les romances napolitaines, je chantais sur les sentiers escarpés de la montagne avec les mulotiers qui me faisaient apprendre les vieux airs de la Province.

Mais mon père était loin d'être satisfait.

Homme de bon sens, il songeait à l'avenir. Qui allait prendre sa succession à l'échoppe du 43, rue du Cardinal-Fesch ? Serait-ce Joseph ? Certes, il était un tailleur habile, lui, mais il était dans ses intentions d'aller sur le continent et de s'installer à Paris. Dame ! dans la capitale, les clients étaient plus nombreux et l'on faisait fortune plus rapidement. Serait-ce Toto ? Non, il aimait vivre au milieu du bruit, du brouhaha, de la cohue. Il était plutôt fait pour diriger un café avec beaucoup de va et vient. Serait-ce Dominique ? Lui, il excellait à faire la cuisine et il n'avait pas son pareil pour réussir les gâteaux. Il serait, c'est certain, un pâtissier de premier ordre.

Restait le dernier héritier du nom, Constantin, c'est-à-dire, moi.

Constantin, un tailleur, il n'y fallait pas songer. Ce garçon qui chantait du matin au soir en flânant parmi les étalages des commerçants, dans les champs et sur la falaise, ne sera jamais bon à rien.

Mon pauvre père dut se résoudre, à donner, par la suite, la direction de sa boutique à son neveu, Joseph Bocognano.

Les années passèrent. Pour moi, elles ne furent qu'une succession de chansons, de romances, de cantilènes, je chantais en toute occasion.

Parfois au cours de réunions électorales auxquelles ne se terminaient pas toujours de pacifique façon.

Parfois aussi pour de jolies filles, ce qui n'était pas sans créer des jalousies et des déceptions.

Quand j'eus atteint ma vingtième année, se produisit un événement qui devait bouleverser mon existence : le service militaire.

Jusqu'alors j'avais toujours vécu à Ajaccio, je n'avais jamais encore quitté ma Corse. Reconnu apte au conseil de révision, j'attendis mon ordre d'appel.

Jugez de mon émotion lorsque je le reçus.

J'étais affecté sur le continent.

A Aix-en-Provence.

MA VIE AU FIL
DE MES CHANSONS
PAR TINO ROSSI



Tino Rossi

(A suivre.)

(Toute reproduction, même partielle, interdite.)

MES DÉBUTS



Mon service militaire fut celui de tous les garçons de mon âge. Théorie et exercices se succédèrent de la façon la plus normale. Ce fut pour moi une période sans histoire. Bien entendu, il y eut des productions, au cours de nombreuses fêtes et mes camarades de chambre et moi-même demandâmes à ce qu'on nous laisse aller à penser une...

Je revins à Ajaccio dès ma démobilisation et, sur le bateau, au fur et à mesure que les côtes de l'île de Beauté se faisaient de plus en plus précises, je songeais à ce que j'allais devoir faire désormais. Il était temps, de me trouver une situation.

Ce fut d'ailleurs le sujet d'une des premières conversations que j'eus avec mes parents. Mon père ne manqua pas de me dire :

— Bien entendu, Constantin, il n'est pas dans tes intentions de prendre ma suite au magasin.

Je demeurais silencieux, ne sachant ce lui répondre. Il répliqua, impatient :

— Je suis sûr que tu n'es que tes chansons en tête !

Et, après un court silence, il ajouta :

— Tu seras chanteur, c'est possible ; mais tu chanteras dans les rues.

Mon cher papa a vécu assez longtemps pour être témoin de ma réussite. Quand il m'arrivait de lui rappeler ses déclarations d'autrefois, il haussait les épaules et déclarait :

— Moi ! Mais je n'ai jamais douté que tu arriverais un jour à quelque chose.

Les parents sont toujours les mêmes, en pareil cas.

Ce fut mon frère Joseph qui devint tailleur ; après avoir travaillé avec notre père, il « monta » à Paris où il s'installa.

Je me mettais, de mon côté, en quête d'un métier, mais mes efforts ne furent pas récompensés. Je continuais à travailler mon chant et à apprendre de nouvelles chansons. Je me produisais dans un cercle d'amis qui m'encourageaient à persévérer.

Les jours passaient, je ne pouvais continuer à végéter, il me fallait trouver une solution.

Je me souvins, alors, que j'avais lié des Aix-en-Provence des amis dont j'avais fait la connaissance lors de mon service militaire. C'étaient des compatriotes sur lesquels je pouvais compter. Je pris donc la résolution de retourner sur le continent.

A Aix, je me mis à fréquenter un milieu d'étudiants vivant dans l'insouciance et la gaieté continuelle. On me mit souvent à contribution et je me produisais dans plus d'une séance

récréative. Je me fis ainsi connaître des habitants de la ville et c'est ainsi qu'un beau jour je reçus le visite d'un inconnu que tout le monde appelait « Petit Louis ».

Petit Louis organisa à travers toute la Provence, entre Marseille et Avignon, des spectacles de variété. Il avait beaucoup de relations parmi les directeurs de salles et était considéré par les « artistes » comme un monsieur qui « a le bras long ».

Juger de mon émotion lorsque j'entendis Petit Louis me proposer de me produire en public n'est pas exagéré. Et maintenant, m'assure-t-il, ce sera devant un public véritable, un public qui paye. J'hésitais à accepter son offre. Je savais que les spectateurs méridionaux étaient difficiles et que, souvent, ils manifestaient leur opinion avec force. Allais-je leur plaire ? Allaient-ils m'accepter ?

Encore plein d'appréhension, je finis par acquiescer et, durant les jours qui suivirent, je me mis à répéter.

Petit Louis me confia à un pianiste qui fut pour moi un conseiller précieux. Je lui

dois beaucoup. Ce fut dans un petit bourg de Lozère, dans le banlieue d'Aix, que je fis mes débuts. Le petit salle était pleine de cultivateurs et d'artisans, tous des gens simples et conciliants.

Cependant, tandis que l'on m'applaudissait devant le rideau, je fus pris, dans les coulisses, d'un trac fou. Je n'eus fait un pas et ce fut Petit Louis, lui-même, qui me poussa sur la scène, tandis que l'assistance commençait à



Tino Rossi chante et s'accompagne à la guitare... et il en joue quoi qu'on puisse dire !



Tino Rossi et Nita Raya dans une scène du film « Au Son des Guitares ».



manifestar son impatience.

Il se produisit, alors, une sorte de miracle.

Le pour n'avait enlevé tous mes moyens. Cependant, en présence de l'auditoire, je sentis que ma personnalité se dédoublait et qu'un moi-même surgissait ma première chanson qui fut applaudie.

On m'en réclama une seconde, puis une troisième.

Mais comme je n'en connaissais que deux, je dus les recommencer l'une et l'autre.

Mon impresario rayonnait. Lorsque le rideau fut tombé, il se précipita vers moi et, le visage éclairé par un large sourire, il me dit :

— Ce va très bien. Tu as pris le bon départ.

Le soir-même, je signais avec lui un contrat en bonne et due forme.

Mon cachet, sur lequel je devais ristourner à mon agent un certain pourcentage, fut alors de 40 ou 60 francs par jour, le parcours toute la région, chantant dans les moindres bourgades.

J'ai conservé de cette vie vagabonde, dans une des plus belles provinces de notre pays, un merveilleux souvenir encore plein des ardents rayons du soleil et du chant des cigales.

Je dois, pour ainsi dire, tout à Petit Louis. Il ne m'a pas ménagé ses conseils et ses encouragements.

Notre première rencontre remonte à 1929.

Quelques mois plus tard, tandis que nous nous trouvions à Marseille, Petit Louis me fit, un jour, entrer dans le magasin d'un marchand de disques de la rue Saint-Ferréol. On enregistrera plusieurs disques, moyennant finances. La semaine suivante, ces enregistrements furent entendus par l'agent des disques Parlophone. Cela me valut une convocation à Paris.

Sitôt dans la capitale, on me fit enregistrer mon premier disque de chansons corses. Cela me rapporta un cachet de 400 francs, somme qui était loin de couvrir les frais que j'avais engagés dans le voyage.

Petit Louis demeura mon impresario durant de longs mois, puis, par la suite, il devint mon secrétaire. Aujourd'hui, nos relations sont uniquement amicales et, parfois, lorsque je me trouve dans une situation embarrassante, je ne manque pas d'aller lui demander conseil.

Mon premier séjour à Paris fut des plus courts. Je retournai à Marseille avec l'espoir d'un engagement à l'Alcazar.

(A suivre.)

Tino n'écoute pas la voix de son maître... mais la sienne ! (Photo Lido.)



Tinorossi
Reproduction, même partielle, interdite.



III. - MON VRAI DÉPART

Je partis donc pour Marseille, mais j'avais déjà en moi l'espoir de revenir à Paris dans d'autres conditions et pour une beaucoup plus longue période.

Je signalai mon engagement avec le directeur de l'Alcazar, où je demeurai plusieurs semaines de suite. Je me familiarisai ainsi avec un public plus difficile que ceux pour lesquels j'avais chanté jusqu'alors. Petit à petit, je me perfectionnai et me corrigai de mes défauts. Mon nom n'était pas en lettres bien grosses sur l'affiche et au programme, mais je commençai à être connu dans la ville.

Un jour — c'était en 1932 — je fus sollicité pour prêter mon concours à une très importante matinée de bienfaisance à laquelle assistèrent de nombreuses personnalités de la ville.

J'y interprétai, pour la première fois en public, *La Romance de Maître Pathelin* et j'obtins un immense succès. Je dus me faire entendre dans d'autres chansons de mon répertoire.

À l'issue du spectacle, qui se déroulait sur la scène des Variétés, Franck, le directeur de cet établissement, s'avança vers moi, les bras tendus, et me donna l'accolade. Il me dit alors :

— Pour moi, merci, mais, pour toi, je te prédis de nombreuses soirées pareilles à celle-ci et peut-être plus brillantes.

Depuis ce jour, la prédiction de Franck, qui était un remarquable homme de théâtre, s'est plus d'une fois réalisée.

J'aurais pu demeurer à Marseille, mais, à la suite de ce premier vrai succès, je n'eus plus qu'une idée : retourner à Paris et m'y faire entendre par le public.

Malgré les invitations de certains camarades qui me conseillaient de ne pas quitter le sûr pour l'incertain, je re-

fusais de nouveaux engagements dans des salles marseillaises et je pris mon billet pour Paris.

A Paris, je ne devais pas demeurer inactif. À peine installé dans un modeste hôtel, je me mis en quête d'un engagement. Je parcourus les agences, fréquentai les cafés



« Et buvons-en un avant les trois coups ! », semble dire Tino Rossi.

Pour un artiste qui, chaque soir, chaque nuit, paraît une ou plusieurs fois en public le réveil est un moment pénible.

(Photos Lido)

Chez Vincent Scotti et sous l'œil du maître, Tino Rossi étudie une nouvelle chanson, un nouveau succès.

MA VIE AU FIL
DE MES CHANSONS
PAR TINO ROSSI



d'artistes. Mal des connaissances avec des impresarios. Par tout, on me faisait des promesses, on me demandait de laisser mon adresse et on m'assurait qu'on allait bientôt m'écrire.

Je commençai à désespérer, lorsque parvint mon premier contrat. C'était la société Columbia qui me fit enregistrer plusieurs disques. Cette affaire vint au moment opportun. J'étais alors dans une situation critique; mes ressources, fort modestes déjà au départ, étaient presque épuisées. Je commençai à me décourager et à regretter l'Alcazar et le turbulent public marseillais.

Ces quelques enregistrements me firent reprendre confiance en moi-même. Pour joindre les deux bouts, je dus me montrer raisonnable et, aujourd'hui, je ne crains pas de reconnaître que je suis entré au Casino de Paris pour y tenir un emploi des plus obscurs. En qualité de « boy », je participais aux ensembles, faisant de la figuration, étant un anonyme dans la foule qui entourait la vedette dans un décor resplendissant de lumières et de couleurs.

On me dira jamais assez combien est harassante et déprimante cette existence de comparse. À peine était-on sorti de scène qu'il fallait, en courant, regagner nos loges et changer de costume en toute hâte. Une retouche au maquillage et le timbre de la sonnerie nous rappelait sur le plateau. Chaque soir, et souvent deux fois dans la même journée, ce travail obsédant, mécanique, se répétait. Mais je ne regrette nullement d'avoir été à cette école. Cette figuration intelligente assouplit magnifiquement le caractère et vous adapte d'une extraordinaire façon à votre métier.

Tandis que je me trouvais au Casino de Paris, je fus sollicité par M. Goldin qui dirigeait l'A.B.C. et qui me proposa de m'engager pour faire mon tour de chant. J'acceptai bien volontiers et, pour la première fois, je pris contact avec le public parisien. Vêtu de l'habit noir traditionnel, je me fis entendre de mon mieux dans quelques chansons de mon répertoire. Je dois être sincère. Le succès que je remportai ne fut que moyen. Les spectateurs de l'A.B.C. furent moins enthousiastes, moins spontanés, que ceux de l'Alcazar. Lorsque je sortis de scène à l'issue de la première matinée, j'étais déçu, découragé. J'eus l'impression d'avoir eu tort d'avoir vu trop grand. Et, cependant, en moi-même, quelque chose m'incitait à persévérer, à tenir bon.

Mes premiers disques eurent un certain succès de vente. On me demanda d'en enregistrer de nouveaux. M. Bérard, le directeur de Columbia, me dit :

— Votre voix plait énormément au public. Ce que vous devriez surtout chercher est une présentation scénique qui s'adapte parfaitement avec votre personnalité. L'habit noir traditionnel ne cadre pas avec votre genre. Cela manque de chaleur et de naturel. Cherchez quelque chose de simple, quelque chose qui vous place dans l'atmosphère de votre pays natal.

Je devais longuement réfléchir sur ces conseils et lorsque je les mis en pratique, je dus reconnaître que M. Bérard avait eu raison.

J'étais toujours au Casino de Paris tandis qu'Henri Varna mettait en répétitions une nouvelle revue : *Parade de France*, dans laquelle chaque tableau devait être consacré à une province française.

Tandis que le metteur en scène discutait avec les auteurs, l'un de ceux-ci, Marc-Cab, déclara :

— En ce qui concerne le tableau de la Corse, pourquoi ne faites-vous pas appel à un jeune chanteur corse de votre troupe qui ne fait à peu près rien ici et qui commence à être connu au dehors ?

— Qui est-ce ? demanda Henri Varna.

— Tino Rossi.

Le directeur-metteur en scène voulut bien me faire passer une audition et m'engagea aussitôt.

Ce fut là mon vrai départ.

Chaque jour, je ne manquais pas de lire les critiques. Pour la première fois, de doctes journalistes daignèrent me consacrer quelques lignes. Il y avait des critiques, des remarques, des conseils. Je me promis d'en tenir compte et de les suivre.

La vente de mes disques s'accrut et je commençai à recevoir à mon courrier des demandes de photos et de dédicaces.

C'était, je vous l'ai déjà dit, le vrai départ. (A suivre.)

Tinolsson

Dans notre prochain numéro :
MES DÉBUTS AU CINÉMA

MA VIE AU FIL DE MES CHANSONS

PAR TINO ROSSI

MES DÉBUTS AU CINÉMA

IV

PARADE DE FRANCE fut pour moi le véritable départ. Certes je connaissais des jours meilleurs et les lendemains n'étaient plus incertains. Seulement il me fallait encore travailler, il me restait beaucoup à faire. Je commençais à être connu mais mes cachets, rue de Clichy étaient modestes. Je dus pour boucler mon budget accepter un contrat supplémentaire pour chanter chaque soir à Montmartre dans une boîte de nuit.

Mon contrat au Casino de Paris étant arrivé à expiration, M. Goldin s'empressa de m'engager pour T.A.B.C. Ce n'était

radio, à l'enregistrement de nouveaux disques et à des engagements de théâtre et de music-hall.

Parfois au cours d'une représentation dans un cabaret, dans un couloir de Radio-Paris, on me parlait d'un film éventuel, mais ce n'était là que des projets en l'air et sans lendemain.

Je n'étais pas fâché avec le cinéma, les quelques expériences que j'avais faites ne m'avaient pas rebuté. J'avais compris que je pourrais faire mieux. Il me fallait attendre l'occasion. J'étais désireux de revenir au studio, mais je tenais à y entrer par la grande porte.

Des mois passèrent, puis un soir dans ma loge, je reçus la visite de deux jeunes garçons sympathiques. L'un d'eux que je connaissais déjà pour l'avoir applaudi sur plusieurs scènes dans un numéro de danses, me dit avec un léger accent britannique :

— Nous allons faire un film ensemble.

Comme je paraissais surpris, il ajouta :

— Je suis devenu producteur de films. Notre société est la « Forrester Farant ». Voici Farant, je suis Jack Forrester.

— Je ne demande pas mieux, répondis-je, mais jusqu'à présent...

Et Farant, jusqu'alors demeuré silencieux déclara :

— On a déjà prévu votre partenaire : Irène de Eilshy. C'est une vedette hongroise dont tout Paris parle.

— Vous ferez un couple étonnant, l'un et l'autre, vous aurez des caractères opposés.

Je n'étais aucune objection. Je demandai avant de donner ma réponse, à lire le scénario.

Je le lus, il me plut, je répondis par l'affirmative. Lorsqu'on m'apporta le contrat pour le signer, on m'annonça qu'il n'était plus question d'Irène de Eilshy.

La veille du jour où nous devions commencer les intérieurs, nous nous trouvâmes sans vedette féminine.

Dans la soirée, Jack Forrester qui errait comme une âme en peine, cherchant sans la trouver la solution possible, rencontra Yvette Lebon.

— Êtes-vous libre ? lui demanda-t-il. Si vous le voulez, ma petite Yvette, j'ai un rôle pour vous.

— C'est pour quand ?

— Demain, à neuf heures, à Joinville.

La jeune comédienne demeura toute surprise. Elle balbutia :

— Eh ! bien, avec vous, les contrats sont rapidement exécutés. O. K. Vous pouvez compter sur moi.

Le jour suivant, à neuf heures, sur le plateau A, Pierre Caron donnait le premier tour de manivelle de « Marinella », mon premier « vrai » film.

(A suivre)



Le quatrième film de Tino Rossi, « Naples ou bûcher de feu », avec Viviane Romance.

plus aux mêmes conditions que la fois précédente. Je parus sur la scène du boulevard Bonne-Nouvelle tel que j'avais paru dans la revue du Casino de Paris, dans un décor évoquant ma Corse natale, entouré de guitaristes et vêtu d'un costume de paysan corse avec la culotte de velours, la chemise de couleur et la veste posée sur l'épaule. J'étais mieux adapté au cadre, mon jeu était devenu plus sobre et je me sentais plus à l'aise sous les projecteurs.

Ce fut un succès qui dépassa tous les pronostics les plus optimistes. Je restai six semaines de suite à l'A.B.C. et je crois que pareil contrat est rare dans les annales du music-hall. Pendant quarante deux jours, je chantais devant des salles comblées tout un choix de chansons allant de « J'aime les femmes à la folie » à « Vivons l'Amour, vivons la Vie » en passant par « Un balais de femme sous un ciel de feu » et par « Après toi, je n'aurai plus d'amour ».

Chaque soir, rue du Sentier, à l'entrée des artistes, des spectateurs se pressaient, me demandant des autographes et chaque soir, Police-Secours devait me frayer un chemin parmi tout ce monde bruyant et exalté.

La vente de mes disques croissait de jour en jour. C'était là, le meilleur indice de la popularité.

Mon agent qui me faisait cette remarque, me dit :

— Les disques se vendent. Il faudrait peut-être songer au cinéma.

Je lui répondis :

— Le cinéma ? Je préfère attendre. C'est encore trop tôt. On viendra me chercher quand il sera temps.

On ne vint pas me chercher.

On me fit débiter à mon insu. Sans le savoir, je fis entendre ma voix dans un des premiers films parlants français : « La maison de la Pêche ». A un certain moment de cette aventure, à celui précédant justement celui du crime, un des protagonistes met un disque sur un phonographe. Or ce disque était un des miens.

C'étaient là des débuts involontaires.

Par la suite, je prêtai ma voix pour une scène de « Justin de Marseille », le film réalisé par Maurice Tourneur d'après un scénario de Carlo Rim. Ma voix fut, dans ce film, celle du pêcheur au clair de lune.

Je profitai de mon séjour au studio pour faire un essai. On me fit tourner un petit film dans lequel, face au micro, dans le simple décor de l'auditorium, je chantai une simple chanson. Ce film ne fut jamais édité. C'était la première fois que je me trouvais devant une camera. J'étais impressionné et ému.

Je ne vous parlerai pas de mes tout premiers débuts dans un vrai studio, avec un metteur en scène vous dirigeant, des artistes vous entourant. Dans « Adhémar au moyen âge », vous pourriez me chercher longtemps sur l'écran. Je me suis en vain, efforcé de me retrouver dans un rôle épisodique. Au montage, on avait coupé ma scène, comme on supprime le court passage, dans « Les Nuits Moscovites », où je chantais accompagné par un orchestre slave.

Mon premier film, celui où enfin, je pus me reconnaître, fut tourné en 1934. Il s'agissait d'une comédie policière réalisée par Jean Gourguet d'après un scénario original de Jean Périmé. Je n'y fus pas un chanteur comme vous pourriez le croire, mais le secrétaire d'un commissaire de police qui se piquait de poésie et qui, chargé d'une enquête, se montrait plus sentimental que désireux de faire ses recherches policières.

Ce furent là, des débuts très modestes. Car le film ne connut qu'une carrière honorable.

Il ne m'apporta aucun contrat nouveau et les mois qui suivirent furent consacrés à la



Ma vie au fil de mes chansons

PAR TINO ROSSI

V JE TOURNE EN CORSE

Donc, je tournai *Marinella*. Outre Yvette Lebon, mes partenaires étaient l'amusant Carette, qui me mit aussitôt à mon aise par son derrick bonhomme et sa gouaille faubourienne, Jeanne Ester-Gir, Marcya Capri, une vedette du cinéma muet dont c'était le retour à l'écran; Pierre Joyenet, Duval-leix, Georges Flateau et deux artistes de la scène, Cinda Glen et le danseur Spadolini, que j'avais connus au Casino de Paris. Le metteur en scène Pierre Caron m'amusa vivement par son caractère si paisible, sa joviale facétie, sa continuelle vivacité. Ainsi entouré et conseillé, je pus surmonter les craintes que j'éprouvais.

Oh! Je sais bien, *Marinella* ne fut pas un film extraordinaire, mais il marquait pour moi une date importante. Je n'étais plus, comme dans les précédents, relegué au dernier rang. On me donnait des conseils, on m'expliquait certains détails techniques, pourquoi on tournait telle scène sous tel angle. Grâce aux longues conversations que j'avais avec les techniciens, je me familiarisais peu à peu avec l'atmosphère du studio.

Le scénario de *Marinella* était de René Pujol, un vieux du métier. C'était une histoire des plus simples contant l'aventure d'un ouvrier peintre possédant une fort belle voix et qui, travaillant dans la journée dans une boîte de nuit, est appelé dans la soirée à remplacer la vedette du programme tombée malade. Pour la première fois, je tenais un rôle allant de la première à la dernière image. Je suis très allé dans dans ce film, je fus loin d'être parfait, mais je me suis efforcé de faire de mon mieux.

Lorsque *Marinella* fut entièrement monté, j'assistai à une projection en compagnie du metteur en scène et de Jack Forrester. Celui-ci, avec une extraordinaire sûreté de jugement, me montra mes erreurs et me dit comment j'aurais dû m'y prendre pour les éviter. Je promis de tirer profit, par la suite, de ses judicieux conseils.

Tandis que je quittais la petite salle

sa simplicité et sa trame quelque peu conventionnelle, il m'était fort sympathique.

Le signal donc avec Henri Ullman et, lorsque tout fut prêt, nous partîmes pour Ajaccio. L'arrivée dans l'île d'une troupe de cinéma fut, vous le pensez, un événement d'autant plus grand que la vedette était un enfant du pays.

Ah! si vous aviez vu ces prises de vues sur les quais du port. Une foule se pressait derrière la caméra et tous mes amis étaient là, tous les gamins avec qui j'avais joué autrefois dans les ruelles escarpées du quartier des Trois-Maries, ceux avec qui j'allais explorer les grottes de Bonifacio, chercher dans les rochers des oursins et des coquillages. Tous étaient là, fiers de moi.

— Eh! Tino, ça va? me lançaient-ils d'une voix sonore.

— Dis, est-ce que tu viens ce soir avec nous à la Calanche de Plane?

Les exclamations se succédaient troublant parfois les prises de vues et mettant à rude épreuve la patience du metteur en scène. Je réussis à convaincre mes compatriotes de refréner leur enthousiasme. Mais, dès que le soleil disparaissait, dès que l'opérateur démontait sa caméra, ils donnaient libre cours à leur exultance.

Il faut vous dire que nous avions mal choisi notre moment.

Nous étions arrivés en Corse en pleine période électorale. Or, hélas, les élections, vous le devinez, c'est quelque chose. Dans le Midi, en Provence, elles sont considérées comme un événement capital. En Corse, c'est pis, car les rivalités politiques sont plus grandes.

Mes amis d'Ajaccio estimèrent que ma présence dans leur ville pouvait leur être fort utile. Ils déclarèrent, à mon insu, de m'utiliser pour accroître la popularité de leur candidat. Dans l'ombre, un complot se trama contre moi.

Les prises de vues terminées, nous devions rentrer sur le continent et poursuivre à Cannes, les extérieurs du film.

Le moment du dé-



Nita Raya ne sourit pas seulement « Au son des guitares »...

Tino Rossi chante au micro : des millions d'auditeurs sont sous le charme.

part venu, on m'annonça, qu'à la suite d'une panne survenue à la dernière minute, l'avion qui devait me ramener à Marseille ne pouvait partir. Après avoir quelque peu parlé avec mes amis, je finis par soupçonner la vérité. Je fis alors télégraphier à la direction de la compagnie aérienne à Marseille que si mon retour n'était pas assuré immédiatement, je lui faisais un procès.

Mes compatriotes comprirent qu'ils avaient été un peu fort. Mais ils ne pouvaient, ne serait-ce que par amour-propre, interrompre la comédie. Un avion partit donc de Marseille spécialement à mon intention. Malheureusement sur la route du retour, l'appareil, tandis qu'il se trouvait en pleine mer, loin des côtes, eut des ennuis avec un de ses moteurs. Cette fois-ci, ce n'était plus une plaisanterie. Le pilote tenta l'impossible et réussit à gagner enfin Marseille. Mais le pilote m'écrivit qu'il e avait eu chaud.

(A suivre.)

Reproduction, même partielle, interdite.

Tino Rossi
La gloire a ses servitudes.



de vision du studio, toute proche de la salle de montage, je me demandais comment le public allait m'accueillir. Pierre Caron, auquel je faisais part de mes appréhensions, me frappa amicalement sur l'épaule et me dit avec sa verve habituelle : — Ne t'en fais pas, mon petit pote, cela va faire un boum !

Je dois dire que son pronostic se réalisa.

Marinella fut un succès. Malgré ses imperfections, ses défauts, ses erreurs, le film poursuivit encore sa carrière.

Dès sa sortie, en exclusivité, il rencontra auprès des spectateurs un tel accueil que je reçus de plusieurs producteurs des offres pour un second grand film.

Une, tout particulièrement, m'intéressa. C'était celle de M. Henri Ullman. Il s'agissait d'un scénario écrit par Yves Mirande à mon intention et qui, intitulé *Au Pays des Guitares*, se déroulait en grande partie en Corse. La mise en scène devait être de Pierre-Jean Ducet et mes partenaires, Paul Azais, Nita Raya, Pierre Stephen, Monique Rolland et Pauley.

Je souscrivis avec enthousiasme à ce projet qui me replongeait dans une atmosphère qui m'était chère : celle de la Corse, mon pays natal. On devait tourner les extérieurs dans l'île de Beauté et je pensais que de me trouver dans un cadre qui m'était familier, dans des décors naturels qui avaient été ceux où toute mon enfance s'était déroulée, je serais fort à mon aise.

Certes, le scénario de *Au son des Guitares* ne présentait aucune originalité vraiment sensationnelle. Ce n'était pas encore ce film qui marquerait ma carrière, mais malgré



DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :
Deux partenaires
VIVIANE ROMANCE ET MIREILLE BALIN



« Naples au baiser de feu », le film qui fait date dans la carrière de Tino Rossi. Il y rencontra deux grandes partenaires : Viviane Romance...

DEUX PARTENAIRES, VIVIANE ROMANCE et MIREILLE BALLIN

LAISSEZ-MOI encore vous conter deux anecdotes sur « Au Son des Guitares ». Nous étions revenus sur le continent. Après cette traversée mouvementée, nous tournions à Villefranche, sur les quais du port. Bien entendu, une foule de curieux nous entourait et, souvent, nous gênait. Un jour, le chef opérateur décida de faire une bonne blague à tous ces badauds qui se trouvaient derrière lui. Et comme un groupe de jolies filles lui demandait :

— Mais, dans tout ce monde, lequel est Tino Rossi ? ...il désigna Pierre-Jean Ducis, le metteur en scène, qui, bruni par le soleil, avait bien le type méridional, et répondit :

— C'est lui !
Vous devinez ce qui se passa ensuite. Pierre-Jean Ducis fut aussitôt assailli par des quémandeurs d'autographes, quel que peu surpris toutefois des transformations qu'apportait la caméra à un visage. Le metteur en scène tenta, mais en vain, de se débarrasser de ces importuns.

— Vous faites erreur, protesta-t-il, je ne suis pas Tino Rossi, Tino Rossi, le voilà !
Personne ne voulut le croire. Il dut signer de nombreuses feuilles de carnet.
Tout le monde s'amusa !

fort de cette plaisanterie. Tout le monde... sauf, bien entendu, la victime. Notre joie fut à son comble lorsque le chef opérateur, très fier de son succès, suggéra :

— Vous devriez, Mesdemoiselles, demander à M. Tino Rossi de vous chanter une chanson.
Pierre-Jean Ducis était blême. Il réussit à sortir de cette situation en prétextant un mal de gorge qui l'avait rendu ophone.

Cette anecdote vous montre que le film fut tourné dans une atmosphère de constante bonne humeur. A cette époque, je fis la connaissance d'A. Pré-jean qui devait devenir un de mes meilleurs camarades.

Un matin, tandis que nous étions à Cannes, nous rendimes sur le yacht de Michel Détrouy. Celui-ci l'avait mis à notre disposition pour certaines scènes devant être tournées au large des côtes. Lorsque nous montâmes à bord, nous réveillâmes deux hôtes inattendus qui n'étaient autres que Jean Murat et Annabella, que Détrouy avait totalement oubliés lorsqu'il avait conclu son accord avec notr

MA VIE AU FIL DE MES CHANSONS

PAR TINO ROSSI

VI

directeur de production. Ce n'était pas grave. Annabella, Jean Murat, Albert Préjean nous accompagnèrent au large et furent pour nous des compagnons pleins d'entrain et de bonne humeur.

Depuis « Au son des Guitares », j'ai tourné plus de dix films. Je ne m'arrêterai pas à chacun d'eux, car je ne veux pas abuser de l'obligeance de « Cinéma », et puis, le temps n'est pas encore venu pour moi d'écrire mes souvenirs dans leurs moindres détails. Plus tard, lorsque je me retirerai dans ma Corse natale, loin des studios et de la scène, sous le merveilleux soleil, je me déciderai peut-être à reprendre ces notes et à rédiger un vaste...

de ce que furent mes débuts au studio.
Le film qui suivit « Au son des Guitares », fut « Naples, au baiser de feu ». Tiré d'un roman d'Auguste Bailly et mis en scène par Augusto Genina, il était la version nouvelle d'une production tournée, autrefois, en muet avec Gine Marès et Georges Charly, dans les rôles principaux.

« Naples au baiser de feu » me montra le cinéma sous un aspect nouveau et me le rendit plus attrayant, plus sympathique. Ce fut un grand film entrepris par un producteur n'ayant pas l'habitude de lésiner sur les dépenses. Le metteur en scène avait fait ses preuves et jouissait d'une enviable réputation. Le scénario n'était pas une de ces vagues

histoires de chanteur hâtivement jetée sur le papier et conçue tout spécialement pour moi. Cette fois, ce n'était plus, comme cela arrive souvent, le rôle qui devait s'adapter à moi, mais moi qui devais m'adapter au personnage. Je dois reconnaître, que rien n'a été épargné pour me faciliter cette tâche. Les frères Hakim me donnèrent comme partenaires des vedettes de choix : Michel Simon, ce choc nouveau film rendu le plus populaire ; Viviane Romance, dont le nom grandissait sur les affiches à chaque nouvel engagement, et Mireille Ballin, qui fut pour moi la plus exquise des compagnes. Je sais, ce film eut sur ma vie personnelle une certaine influence. Mais est-il vraiment nécessaire d'évoquer celle-ci ici ? Les artistes sont comme le commun des mortels, ils ne sont pas comme certains voudraient le prétendre, des demi-dieux. Ils ressentent les mêmes sentiments, les mêmes joies et les mêmes peines que tous les êtres humains.

Est-il bien nécessaire d'évoquer, aux yeux de tous, notre vie privée ? Comme chacun, nous aimons, une fois le travail terminé, trouver le repos et le réconfort dans un cadre qui n'appartient qu'à nous, et manifester nos sentiments sans avoir à craindre les indiscretions, les potins et les ragots.

Est-ce indispensable que le public sache que je me suis marié une année avant de faire mon service militaire, que j'ai eu de ce premier mariage, une adorable petite fille qui, aujourd'hui, suit des cours pour être comédienne ; que j'ai divorcé peu après mon mariage pour me remarier quelques années plus tard, en 1934 ?

Dans « Naples, au baiser de feu », j'ai rencontré, pour la première fois, Mireille Ballin. Nous continuâmes dans la vie le roman que nous avions ébauché devant la caméra. Nous vécûmes, ensemble, durant cinq années, une véritable époque romantique. Je la rejoignis incognito en Amérique, et celle-ci, rompant son contrat qui la liait à Hollywood, m'emmena en Egypte.

Aujourd'hui, j'ai trouvé la femme de ma vie, une adorable et brune Nicole. (Je vous parlerai bientôt d'elle.) Mais cela ne m'empêche pas de reconnaître que Mireille fut pour moi une merveilleuse compagne. Elle me donna le goût des beaux livres, des lectures d'art, des voyages. Ensemble nous avons fait des croisières inoubliables.

Aujourd'hui, Lilia occupe toute la place que l'on peut offrir dans un cœur. Elle est ma compagne de tous les jours. Elle est ma partenaire dans mes films. Avec elle, je suis allé en Suède. Avec elle, au moment où j'écris ces lignes, je vais partir dans quelques jours en Amérique. Le passé s'estompe peu à peu. Seul le présent compte, l'avenir est à nous.

(Reproduction, même partielle, interdite.)
(A suivre.)



...et aussi Mireille Ballin qui exerça pendant quelque temps une grosse influence sur sa vie personnelle.

Dans notre prochain numéro :
Mes derniers films

MA VIE AU FIL DE MES CHANSONS

PAR TINO ROSSI
(VII)

Mes derniers films

NAPLES ou baiser de feu » fut un film en tous points réussi. Ce ne fut pas une de ces productions tournées à la va-vite, avec un continuel souci d'économie. Non ! les frères Hakim ont toujours eu l'habitude de faire bien les choses. Aussi, est-ce avec empressement que je signai avec eux pour un nouveau film. Ce fut « Lumières de Paris » dans lequel je fus dirigé par Richard Pottier qui devait être, par la suite, mon metteur en scène. J'aime beaucoup travailler avec lui. Il est toujours calme, d'un caractère égal et ne vous coupe pas tous vos moyens en hurlant ou en tempêtant. J'ai d'ailleurs remarqué que le meilleur travail se fait toujours dans une atmosphère sereine et que le talent des réalisateurs est inversement proportionnel à l'éclat de leur voix : je ne citerai comme exemple que Richard Pottier, Jean Delannoy et André Cayatte. Il m'est difficile de porter un jugement sur mes films, mais ceux dont je conserve un excellent souvenir sont précisément ceux que j'ai tournés sous la direction de ces trois metteurs en scène.

« Lumières de Paris » est le dernier film que j'ai interprété avant la guerre. En août 1939 je me trouvais à Cannes et très souvent je me rendais au studio de la Victorine où Mireille tournaient « Macao l'enfer du jeu ». Ce fut au cours de ces visites que je me fis deux nouveaux amis : Erich von Stroheim, avec qui nous sortîmes souvent, et Jean Delannoy qui faisait son premier grand film. En voyant travailler ce dernier avec cette placidité qui lui est personnelle, cette sûreté de décision et cette autorité tranquille, je me disais qu'il serait intéressant d'être dirigé par lui. Nous bavardâmes ensemble, élaborant de très vagues projets qui devaient se transformer en réalité, bien des mois après.

Septembre 1939 ! La guerre. Plus d'un film en cours, fut arrêté. Les artistes furent mobilisés et moi-même, un matin je reçus une convocation. Elle n'était pas signée d'un régisseur, mais du général Gamelin. Et je redevins le soldat de deuxième classe Constantino Rossi, affecté au quartier Fontenoy à l'École Militaire.

Ce fut le « drôle de guerre », les journées de longue attente. Finalement on me rendit à la vie civile, et comme le cinéma connaissait une certaine crise, je refis du music-hall. Au printemps 1940, je me rendis en Belgique où je reçus en tant que Français un accueil que je ne suis pas près d'oublier.

Juin 1940. Au moment de l'exode, je me trouvais dans le sud de la France. J'attendais les événements dans ma villa de Cannes. C'est là qu'un après-midi, des amis vinrent me voir et me proposèrent de tourner un film. Où cela ? A Paris ? Non, à Nice et en Camargue. Ce fut « Le Soleil a toujours raison », réalisé avec des moyens de fortune, et une réussite assez médiocre. De



retour à Cannes, je trouvai une lettre de Jean Delannoy. Celui-ci me rappela les projets que nous avions ébauchés ensemble au cours des prises de vues de « Macao ». Il pouvait les réaliser séance tenante, ayant sous la main un scénario excellent dont le personnage principal semblait avoir été créé spécialement pour moi. Ce scénario était celui de « Fèvres ». Seulement, pour le tourner il fallait passer dans la zone occupée. Les scènes d'intérieur devaient être filmées au studio des Baïtes-Chaumont et les extérieurs à l'Abbaye des Seblonnoux près de Soujon, dans les environs de Royan. Je finis par accepter. Ce film fut une réussite totale et je dois dire que c'est un des rares qui m'ait donné entière satisfaction.

Vous porterez-vous aussi du « Chant de l'exilé », de « Mon amour est près de toi » et de « L'île d'amour » ? Est-ce bien nécessaire ?

Toutefois, en ce qui concerne ce dernier film, mis en scène par Maurice Cam, d'après le roman de Saint-Sorny, laissez-moi vous conter une courte anecdote : L'île d'Amour c'est la Corse, mon pays. Vous pensez combien je fus heureux lorsqu'on me proposa d'aller là-bas pour tourner les extérieurs. Après plusieurs années, j'allais revoir ma bonne ville d'Ajaccio. Mais je n'avais pas songé aux mille difficultés du moment. Les Allemands avaient occupé toute la France. Ils avaient des troupes en Corse. Impossible d'aller là-bas sans raison majeure, et le fait de tourner des extérieurs dans l'île ne fut pas jugé par eux comme un motif suffisamment valable. Le producteur dut se résoudre à tourner les scènes en plein air sur la Côte d'Azur. Les complications n'étaient pas toutes aploïnes, mais c'était quand même plus facile. Avant de tourner chaque plan, il fallait en référer à un délégué des troupes occupantes qui s'assurait qu'aucun objet militaire n'était dans le champ.

Un après-midi nous tournâmes en bordure de la mer les scènes finales du film, celles où, blessé par Raphaël Paterni, je mourais dans les bras de Delmont en haut d'une falaise. Maurice Cam avait trouvé le coin idéal ; nous nous y rendîmes. Mais ce jour-là, le superviseur de l'axe ne nous accompagna pas. Malgré son absence nous tournâmes.

Or, le jour suivant, nous fûmes tous convoqués au bureau militaire. L'endroit où nous nous étions rendus était un point stratégique et nous fûmes menacés d'être mis en état d'arrestation.

Par bonheur, l'officier qui nous interrogea était un Italien... il se montra conciliant et nous relâcha. Mais



Unis au cinéma comme dans la vie: Tino Rossi et L. Vetti dans «Le Chanteur inconnu»

pendant les quelques jours qui suivirent cette entrevue, nous fûmes quelque peu inquiets. Heureusement cet incident n'eut pas de conséquence fâcheuse pour nous.

J'en ai ainsi terminé avec la liste de mes derniers films, car il est encore prématuré de parler du « Gordian », de « Sérénade aux nuages » et de « Destinée », qui sont sortis récemment, et aussi du « Chanteur inconnu » que vous verrez prochainement.

Le semaine prochaine je vous dirai adieu en vous confiant mes dernières impressions... et ce chapitre vous sera spécialement consacré puisqu'il traitera du public.

(Reproduction même partielle interdite.)

Tino Rossi

Quand Tino Rossi, tira à deux exemplaires, joue les frères corse.

La France a aussi ses westerns. « Le Gordian » en est un des meilleurs exemples. Et Tino Rossi a gagné là son titre de Tom Mix européen.



LA SEMAINE PROCHAINE
le dernier chapitre :
LE PUBLIC ET MOI

MA VIE AU FIL DE MES CHANSONS

PAR TINO ROSSI
(FIN)

LE PUBLIC ET MOI

ET voici notre dernier entretien. Je suis heureux que nous ayons pu faire plus amplement connaissance. Nous ne sommes pas des inconnus les uns pour les autres. Car, je vous connais bien, amis du public. Chaque matin le facteur dépose chez mon concubine de la rue de Berry, un impressionnant courrier. J'ai plaisir à le lire, je prends note de vos conseils, de vos suggestions, de vos recommandations. Ainsi j'orienterai le choix de mes chansons. Certes, nombreuses sont les demandes de photos, d'autographes. Il ne faut pas m'en vouloir si, parfois, je tarde à vous répondre : ce n'est, ni de la négligence, ni de la mauvaise volonté, mais pour nous, artistes, les journées n'ont pas plus de vingt-quatre heures comme pour les autres mortels. Nous avons une vie fiévreuse, chacun de nos instants est pris. Nous sommes convoqués, sollicités, réclamés et tout cela ne nous laisse que de rares loisirs.

Comme je vous l'ai déjà dit, les comédiens ont eux aussi une vie privée, une existence familiale.

J'ai bien le droit de consacrer un peu de mon temps à ma chère maman, à ma fille Pierrette, et aussi à ma compagne, Lilla Vetti.

Je vous ai promis il y a quinze jours de vous parler de Lilla.

D'ailleurs vous la connaissez déjà. Elle a tourné pour la première fois dans l'« Ile d'Amour ». Vous la reverrez d'ici peu dans « Le Chanteur inconnu » que nous venons de terminer sous la direction d'André Cayatte, un bien sympathique garçon.

J'ai connu Lilla sur la Côte d'Azur, alors que je tournais, là-bas, les extérieurs d'un film. Elle dansait dans les ballets Kryslar qui étaient en représentation à Nice. Nous sortimes ensemble plusieurs soirs et comme nous nous sentions faits l'un pour l'autre, nous décidâmes de ne plus nous quitter. Depuis nous formons un couple bien tranquille. Nous nous entendons fort bien. Lilla est une extraordinaire femme d'intérieur et une compagne délicieuse. Depuis notre rencontre, nous n'avons jamais été séparés l'un de l'autre. Elle est avec moi au studio et même devant la caméra puisqu'elle est aussi ma partenaire. Elle m'a accompagné dans ma dernière tournée en Belgique et en Suède. Avec elle je viens de visiter la Suisse et, ensemble, nous sommes partis pour la Canada où m'appellent de nombreux contrats.

Je vous ai parlé des lettres que je reçois. Je vous ai dit qu'elles sont pour moi une source de joie et d'émotion. Grâce à elles je sais par les confidences qu'elles provoquent que j'apporte parfois le réconfort, l'oubli par une simple chanson. Ne croyez pas que les artistes dédaignent ces simples hommages.

Le public est notre ami. Que serions-nous sans lui ?

Un jour à Deauville, sur la promenade, devant le Casino. C'était l'année qui précéda la guerre.

Un monsieur qui se trouvait à quelques pas de moi s'approcha et, timidement, me dit : « Monsieur, ma fille est aveugle ; son plus grand plaisir est de vous entendre chanter à la radio : elle connaît tous vos disques. Elle est assise là-bas ; je lui ai dit que vous étiez ici et elle vous supplie de venir lui parler... Elle serait si heureuse ! »

J'étais bouleversé. Je me rendis auprès de la jeune aveugle et me penchai vers elle. La petite infirme était transfigurée de joie. Elle prit mes mains entre les siennes et me murmura : « C'est vous qui êtes là ? Vous dont la voix me console ! Vous me donneriez votre photo, dites. Je ne la verrai pas, mais je la toucherai et cela me sera doux... »

Ce fut pour moi un instant d'émotion intense et le plus merveilleux compliment qu'on m'ait jamais adressé.

Une autre fois, des environs de Toulon, un malade m'écrivit :

« Condamné sans espoir, je n'ai plus de joie que par vous. Si vous venez un jour à Toulon, je serai bien heureux de vous voir... Mais je sais que vous demander cela est ridicule et fou... »

Mais non ! Quelques mois plus tard, je me rendis à Toulon. Je n'avais pas oublié cette lettre pathétique. Dès mon premier instant de liberté, je me rendis auprès de ce pauvre malade. Celui-ci n'en croyait pas ses yeux. Il pleurait de bonheur. Le soir, il se fit transporter au théâtre pour m'entendre.

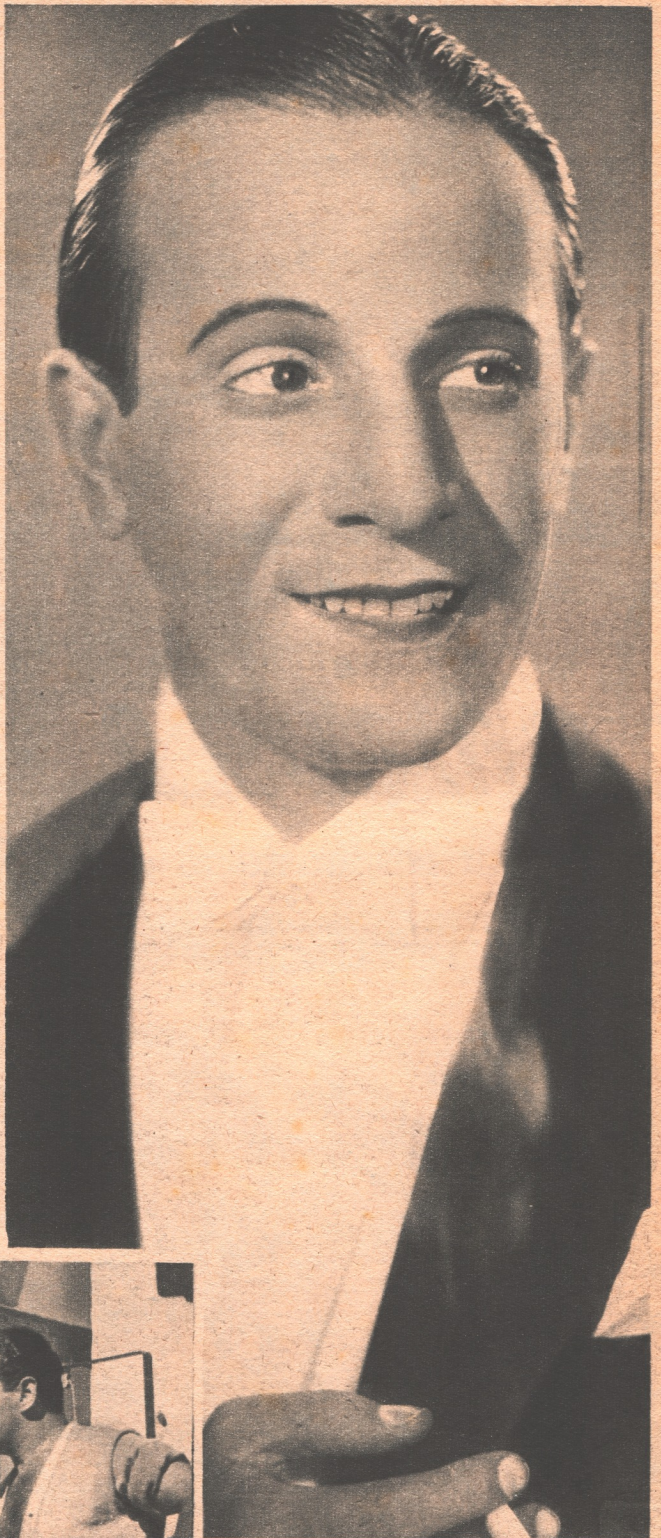
Je serais fort embarrassé de choisir parmi les milliers de missives que le courrier m'a, jusqu'à ce jour, apportées.

Lettres des petits aveugles de Paris qui m'écrivaient comme à un vieil ami, à un grand frère, me racontant leur vie dans ses pueils détails. Lettres douces, amicales et tendres, quelquefois audacieuses et indiscrètes, que je garde néanmoins comme des gages précieux de la sympathie sincère de nombreux amis et amis inconnus.

Et ces rencontres à la sortie du music-hall, après la représentation. Cette foule qui se presse, qui vous écrase, qui vous harcèle. Cette cohue, cette bousculade, autres témoignages de l'affection du public !

Pendant, parfois des imprévus se produisent.

En voici un exemple. Un soir, comme je sortais d'un théâtre, une jeune femme se détacha de la foule qui stationnait devant l'entrée des artistes ; elle s'ap-



Tino Rossi toujours égal à lui-même.

proche de moi, d'abord souriante, puis s'arrêta, comme frappée de stupeur. Elle me dévisagea longuement et pâlit. Je remarquai son étrange mimique. Qu'avez-vous bien pu faire pour épouvanter ainsi cette dame ?

Je regus, le lendemain, une lettre qui m'apporta l'explication. Cette jeune personne avait rencontré, dans le Midi, un jeune homme qu'elle avait pris pour moi et qui s'était fait passer pour tel. La sympathie fut immédiate.

Conquis d'avance, elle avait eu le tort de tomber dans les bras du galant.

Ce ne fut qu'en me voyant qu'elle comprit la supercherie ; d'où sa déception cruelle et son recul effaré.

Et me voici à la fin de ces souvenirs.

Ma vie va se poursuivre au fil de nouvelles chansons...

Tino Rossi

(Reproduction, même partielle, interdite.)

Entre deux prises de vues. Lilla Vetti, Tino Rossi et le « stand in » du chanteur-acteur.

(Photo Lido).

